



Mise en récits et en images des migrations

Cécile Canut, Catherine Mazauric

► To cite this version:

Cécile Canut, Catherine Mazauric. Mise en récits et en images des migrations. La migration prise aux mots, CAVALIER BLEU, 2014, 9782846705394. hal-01083256

HAL Id: hal-01083256

<https://hal.science/hal-01083256>

Submitted on 20 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA MIGRATION PRISE AUX MOTS

LA MIGRATION PRISE AUX MOTS

MISE EN RÉCITS
ET EN IMAGES
DES MIGRATIONS
TRANSAFRICAINES

SOUS LA DIRECTION
DE CÉCILE CANUT
ET CATHERINE MAZAURIC

Cet ouvrage est réalisé en partenariat
avec l'Agence Nationale de la Recherche,
l'université Paris Descartes
& l'université Toulouse Le Mirail.



PROLOGUE



Mise en récits et en images des migrations

CÉCILE CANUT & CATHERINE MAZAURIC

CERLIS, université Paris Descartes, Sorbonne Paris Cité & LLA-Créatis, université
Toulouse Le Mirail

Une des grandes caractéristiques des discours tenus sur le phénomène migratoire, qu'ils proviennent des médias ou des instances politiques, réside en un effacement et un silence : celui des premiers concernés, les migrants eux-mêmes, toujours absents des commentaires portés sur eux. À peine sollicités comme témoins par les associations qui assurent leur défense, ceux qui sont dénommés la plupart du temps «étrangers», «sans-papiers», ou encore «clandestins», n'apparaissent généralement, dans les discours comme dans les images propagés par ces médias et ces instances, que sous la forme collective de la masse indifférenciée, du groupe informe, de la plèbe tout à la fois misérable et inquiétante. Ils sont les invisibles, presque invariablement masculins, qu'on a besoin de mentionner de la sorte pour construire des frontières, des politiques migratoires, des espaces Frontex¹, des murs aux portes de l'Europe, en Grèce ou en Turquie par exemple... Rarement appréhendés dans leur singularité, leurs voix, leurs paroles et leurs histoires sont presque toujours tuées. Les conditions de production de la parole des migrants sont donc au cœur de l'économie politique du langage, qu'il s'agisse de l'Europe ou de l'Afrique : qui peut parler, dans quel espace, et selon quelles conditions ? Qui peut être reconnu à travers sa parole propre ?

Les chercheurs qui travaillent avec les migrants ont au contraire affaire à des sujets parlants, en chair et en os, dotés de noms, d'un passé, en des lieux et des espaces précis. Considérer les subjectivités, leurs échanges et leurs mouvements individuels ou collectifs constitue dès lors l'objectif de cet ouvrage. Il implique de rendre compte du réel, de la densité vécue et de la matérialité de la migration à partir de la matérialité langagière. Il s'agit non seulement de personnes singularisées à travers leur prénom, leur nom, mais aussi de leurs

1. Mise en place, en 2004 par le Conseil de l'Europe, l'Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures des États membres de l'Union européenne («Frontières extérieures»-Frontex) a pour mission de contrôler les frontières européennes : «Frontex promotes, coordinates and develops European border management in line with the EU fundamental rights charter applying the concept of Integrated Border Management», <http://frontex.europa.eu/>.

voix, de récits, d'imaginaires, de rythmes d'existence particuliers à chacun. La narration en construit à chaque fois une histoire singulière, indissociable de l'histoire et des sociétés traversées, comme de celles où l'on vit.

De la pluralité des rencontres, des interactions, des conversations entre des chercheurs et des migrants naissent des relations humaines. Ce travail s'inscrit dans la volonté de proposer une compréhension fine de ces multiples processus qui, s'ils peuvent être communs à bien des migrants, ne font pas de la migration un phénomène homogène pour lequel une seule explication vaudrait. Bien entendu, les raisons invoquées par les candidats au départ font prévaloir les motifs économiques. Toutefois, s'en tenir à ce seul facteur en vertu de sa récurrence est, nous en avons fait la remarque (Canut C., Sow A., 2014), une manière de ne restituer que partiellement la réalité. De même, la valorisation de la figure de l'aventurier (Bredeloup S., 2008), liée à celle de l'Eldorado (de Latour É., 2003) et de la réussite, si elle constitue une grille d'analyse convaincante, ne permet pas de rendre compte de la multiplicité des formes et des conditions de la migration. Elle prend en effet le risque de faire du voyageur un archétype désincarné, être inconscient, oublieux des dangers de la route, désirant seulement se surpasser selon un paradigme de virilité ou d'ostentation. Les œuvres littéraires et autres récits illustrés (photographies, bandes dessinées, carnets de voyage...) offrent d'ailleurs pour leur part un tableau nuancé de phénomènes migratoires dont l'ampleur se traduit, depuis la fin des années 1990, par un foisonnement éditorial significatif : quand certains textes mettent en avant la causalité économique, et que d'autres privilégient le paradigme aventureux, d'autres encore explorent des voies plus novatrices, attentifs qu'ils sont à formuler l'expérience migrante au plus près de ce qui s'y joue de fondamental (Mazauric C., 2012). À l'écoute des voix diverses, en divers lieux, bien d'autres aspects émergent encore.

La polyphonie qui soutient ce phénomène en lui-même multiforme nécessite en outre une analyse fine des différentes temporalités, faisant se confronter par exemple les multiples archives, les paroles des anciens avec les discours d'aujourd'hui. En Afrique de l'Ouest, les voyages sont depuis des siècles ancrés dans une multitude de pratiques sociales et de dynamiques économiques tout autant que symboliques qui ont façonné les relations humaines et continuent de les façonner en fonction de chaque région, chaque espace politique. Les récits d'installation des groupes sont, par exemple, dès le départ, des récits de migration (Abomo-Maurin M. R., 2013). L'histoire africaine pourrait tout entière être appréhendée sous le prisme de la mobilité ainsi que l'expliquent I. Thioub (2010), F. Manchuelle (2004) ou H. Van Dijk, D. Foeken et K. Van Til (2001). La place des lieux de regroupement des voyageurs, comme les *konpo xooro*, ces « maisons collectives » soninké, décrites par C. Wagué et S. Nossik, indique à quel point le voyage constitue une histoire ancienne en Afrique, et

souligne qu'elle est souvent encadrée, contrôlée et disciplinée. Les chants des griots, les récits des anciens, les textes écrits notamment en arabe au cours des siècles regorgent de descriptions de cette mobilité, des puissants comme des travailleurs les plus communs. Bien que très anciennes entre les pays africains, les multiples formes de migrations transafricaines restent pourtant peu connues du public, en raison d'une focalisation somme toute récente (Amselle J.-L., 1976) sur des départs vers l'Europe dont le nombre est pourtant bien plus faible. Ces migrations transafricaines font aussi l'objet de récits très nombreux, qui irriguent les productions artistiques (littéraires, on l'a dit, mais aussi musicales, théâtrales, cinématographiques...), locales ou transnationales, depuis fort longtemps. L'intrication de l'art et de la mobilité est ainsi le signe que le déplacement vers l'ailleurs, fût-il en Europe, ne saurait se réduire à un « thème » artistique mais forme bien plus une question intrinsèque aux dynamiques sociales, et dès lors un puissant moteur de mouvements esthétiques. Or il est possible de faire l'hypothèse que cette mise en parole par les artistes vient contrer l'injonction au silence issue du politique, ce que l'on peut nommer plus précisément *silencing* en anglais : la réduction au silence qui va de pair avec la réduction à l'invisibilité.

Cet ouvrage a ainsi pour objet de rendre compte des processus de mise en scène, de mise en mots et en images des migrations en tant qu'elles sont constitutives des pratiques sociales, culturelles et politiques des espaces locaux ou transnationaux en Afrique. Comprendre les visions multiformes du voyage ouest-africain, c'est envisager ses enjeux pour les sociétés et les individus, et ses effets dans la construction des imaginaires. Qu'elle soit présentée de manière positive ou négative, la migration demeure, aujourd'hui comme hier, un enjeu crucial dans la vie des Africains et s'invite parfois dans le débat public des sociétés africaines. Des émissions sont régulièrement consacrées à ce sujet dans les médias. Les griots, chanteurs ou autres rappeurs en font une matière de prédilection. Les associations de la société civile se tournent clairement vers ce qu'ils appellent parfois le « problème » de la migration. Les chanteurs, écrivains, cinéastes et metteurs en scène construisent leurs œuvres autour des questions sociales que posent les allers et venues vers l'ailleurs. Et bien sûr, les politiques ne cessent d'inscrire ces mêmes questions dans leur agenda, tour à tour stigmatisant ou valorisant les pratiques de mobilité afin de mieux les contrôler ou les exploiter.

Il convient donc de poser ici que la migration est avant tout une affaire de *dire* et de parole, tout autant que de mise en question de la légitimité de cette même parole, qu'elle soit directement celle des migrants, de ceux qui parlent à leur place, ou encore de ceux, comme les artistes, qui font de cette polyphonie des productions esthétiques, des œuvres d'art, des performances. Ainsi, l'acte même de migrer, de partir, de voyager, de « faire l'aventure » – et le choix

même d'un de ces termes pour définir sa propre manière de le faire et d'être – dépend avant tout des paroles qui entourent, suscitent, provoquent et constituent cet acte. Avant, pendant ou après la migration, les histoires racontées par les migrants de retour, les réussites ou les échecs, les encouragements, les incitations ou au contraire les empêchements, les culpabilisations, etc., tous ces moments inventent et réinventent les migrations, les falsifient ou les embellissent, par la puissance de la parole. Il suffit parfois, comme ce fut le cas avec les hommes du village de Sani Magori au Niger, de la voix d'une femme pour que tout un groupe de jeunes parte vers Abidjan, ainsi que le montre l'analyse du film *Koukan Kourcia* que proposent C. Mick et M. Lafay. Les jeunes Africains évoluent ainsi dans un environnement où leur quotidien est sans cesse marqué par une relation à l'extérieur, à un possible ailleurs qui soudain peut devenir réel. Au-delà de la voix en tant que telle, les gestes, les mimiques, les regards, voire même les symboles (les habits, les objets), tous les éléments sémiotiques contribuent à construire la migration comme forme de vie. En focalisant leur œuvre sur ce rôle prédominant de la parole, les cinéastes produisent une dénonciation performative des tentatives de confiscation ou d'effacement des voix de ces femmes et ces hommes reclus dans un silence, celui d'invisibles travailleurs précaires des banlieues des grandes villes, ou d'anonymes oubliés dans un village lointain...

Aborder la migration sous cet angle, c'est aussi rompre avec une opposition supposée claire entre mobilité et immobilité. Au nom d'une contestation de la « rhétorique de la sédentarité », justement fustigée par L. Malkki (1992), il ne faudrait pas laisser place à une survalorisation de la mobilité, par laquelle tout devient liquide ou nomade. Travailler avec les mots de la migration c'est aussi comprendre ce qui se passe pour ceux ou celles qui restent, ceux ou celles qui ne peuvent pas partir : les frontières sont devenues des murs babyloniens pour les plus démunis et de simples portiques à franchir pour les plus riches... Et parfois, les « diaspos » de retour (J. Mazzocchi) n'ont eu d'autre choix que de tenter de négocier une réinscription délicate, faite de transactions fines entre mobilité et transhumance, différence et reconnaissance, dans la société de leurs ascendants restés au pays.

Les jeunes filles du Cap-Vert (P.-J. Laurent), ou d'ailleurs, qui ne peuvent pas quitter leur pays, développent quant à elles d'autres types de stratégies dans l'immobilité, comme celles consistant à capter les rentes migratoires par exemple, afin de survivre au pays. Certaines, lorsqu'elles écoutent les récits terrifiants de leur père, mère, ou frères et sœurs souffrant de la crise économique au Portugal ou aux États-Unis, ne désirent d'ailleurs plus quitter le Cap-Vert, ou juste pour « voir comment c'est » de l'autre côté de l'océan. À l'opposé, les jeunes issus de la CEDEAO venus au Cap-Vert en espérant atteindre plus rapidement l'Europe se retrouvent « emprisonnés » sur des îles

sans pouvoir en partir et finissent par organiser leur vie dans ce point d'arrivée (C. Furtado). L'expérience de la souffrance résultant d'un intense conflit autour de la question de la vérité, inscrit au cœur de la réalité du sujet (S. Beneducce), voire de la folie avec laquelle certains « retournés » sont aux prises (V. Petit, G. Pizzolatto, I. Ly), n'est pas non plus occultée même si les états psychologiques extrêmes sont plus difficilement mis en mots. De manière plus large, les affections et dommages entraînés par la migration sont désormais très fréquemment abordés par les artistes qui, comme Guimba dans *Le Visa de Kanute* (A. Sow), fustigent les broussards ignorants qui se prennent pour ce qu'ils ne sont pas. À l'image aujourd'hui de nombreux rappeurs sénégalais¹, qui proposent une vision moralisante de la migration, les chanteurs et romanciers burkinabés convoqués par l'analyse d'A. Degorce peuvent ainsi conférer à leurs chants et leurs récits une dimension prescriptive. Or certains de ces artistes se trouvent à présent face à un paradoxe puisqu'ils sont eux-mêmes souvent de grands voyageurs : alors qu'ils parcourent le monde en avion, leurs visions distancées de la nation, des « origines » ou des « racines » produisent des discours à tendance conservatrice ou nostalgique qui ne « collent » pas avec la perception qu'ont les jeunes de la vie. Face à ce discours volontiers moralisateur ou stigmatisant venu de ceux qui franchissent sans problèmes les frontières, les jeunes hommes s'insurgent très souvent : « Il veut m'empêcher de devenir quelqu'un² ! » L'immobilité laisse alors apparaître une ambiguïté : le discours se voulant post-colonialiste, qui cherche à valoriser les espaces et les savoirs locaux afin de limiter la migration, fait face à des frustrations vécues de manière quotidienne par les jeunes qui sont peu nombreux à accepter ce discours provenant d'artistes ne connaissant pas l'immobilité forcée. La précarité masculine décrite par A. Faty dans la vallée du fleuve Sénégal fournit peut-être l'occasion de dépasser cette opposition directe entre mobilité et immobilité : certes il faut partir, mais cette nécessité provient surtout des valeurs symboliques, sociales et matrimoniales attribuées à la migration, et aux retombées concrètes qu'elle engendre. Devenue une obligation morale et un impératif subjectif, la migration devient une affaire d'existence et de place sociale : ainsi il s'agit d'entrer dans l'invisibilité totale sur les routes du désert pour espérer exister plus tard... N'être rien, pour devenir une *Icons of Becoming*, sorte de « symbole de devenir » (C. Vium, 2014).

Pour certains, ne pas bouger devrait signifier ne pas changer, rester le même, ne varier ni de place ni de position. Il s'agit alors d'un autre nomadisme, plus directement politique, et dont la caractérisation passerait par un entrecroisement des rhétoriques poétique et religieuse. L'alliance de la prescription éthique et

1. Voir Moulard S. (2014).

2. Cité par Mazzocchetti J. (2014).

d'une forte visée performative prend en effet une forme inusitée dans le Sahara Occidental, auprès des populations nomades dont S. Boulay livre les réalisations poétiques, voyageant de téléphones cellulaires en YouTube. Là, c'est le retour comme retournement politique qui figure l'interdit, cette question très sensible politiquement formant l'enjeu de joutes poétiques ardentes, alternant satire virulente et critique plus nuancée, qui mettent en débat l'idée qu'une société soumise à des pressions fortes et des tensions complexes se fait d'elle-même. Car décidément, la question de la mobilité n'est autre que celle d'un devenir, barré ou possible. C'est aussi ce que mettent en évidence les récits consacrés aux départs des femmes dans la littérature africaine d'expression française, chez Sembène Ousmane, Ahmadou Kourouma, Henri Lopes (P. Soubias), tout comme les récits féminins recueillis entre Mali, Sénégal et Cap-Vert par C. Deprez, ou les œuvres littéraires ouest-africaines (de Ken Bugul, Catherine Shan, Véronique Tadjo...) choisies par C. Mazauric. Et ce devenir se tisse dans la parole, d'abord prise, puis tenue, traduite avec respect chez les romanciers, co-construite au sein du cercle familial formé autour de femmes *poto-mitan*, inscrivant chez les écrivaines, à l'échelle des vies, un récit de soi comme voyageuse.

Se dire soi-même voyageur, c'est aussi bien abandonner la défroque souvent empruntée de l'aventurier que laisser délibérément vacante la place du migrant assignée par les discours produits ailleurs : ainsi que le souligne C. Canut, dès lors qu'il recouvre la capacité de se dire avec les mots qui sont les siens, « le voyageur est celui qui vient réinsuffler une puissance nouvelle à la question du départ ». Une alternative se dévoile ainsi aux assignations à résidence discursive produites à l'encontre d'arrivants de fraîche date ou plus ancienne mémoire (A. Seck) : il s'agit bien de *dire*, d'affirmer ce que J. Rancière appelle un événement de parole¹. La vivacité de ces prises de parole et l'assurance que les voix doivent s'élever au cœur même du mouvement conduisent à l'éclosion d'une effervescence artistique sans précédent en Afrique de l'Ouest². D'une tout autre manière, en remontant aux classiques, S. Kandé nous rappelle pour fermer ce long parcours que l'éloge de l'immigré forme une première condition à l'habitabilité, mobile ou immobile, du monde.

1. « La Révolution, à l'âge moderne, est le nom générique de l'événement de parole. J'appelle événement de parole la saisie des corps parlants par des mots qui les arrachent à leur place, qui viendrait bouleverser l'ordre même qui mettait les corps à leur place en instituant la concordance des mots avec des états des corps. L'événement de parole, c'est la logique du trait égalitaire, de l'égalité en dernière instance des êtres parlants, qui vient disjoindre l'ordre des nominations par lequel chacun est assigné à sa place ou, en termes platoniciens, à sa propre affaire! » (2009 : 66).

2. Voir Newell S. (2012) et Kohlhaagen D. (2006).

Bibliographie

- ABOMO-MAURIN M.-R. (2013), « Les descendants d'Afri Kara à la recherche de la Terre promise : le mythe fondateur fang-boulou-beti », *Littératures et migrations transafricaines, Études littéraires africaines* 36/2013, p. 61-74.
- AMSELLE J.-L. (1976), *Les Migrations africaines. Réseaux et processus migratoires*, Paris, Maspéro, 126 p.
- BREDELOUP S. (2008), « L'aventurier, une figure de la migration africaine », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 125, Paris, PUF, p. 281-306.
- CANUT C. & SOW A. (2014), « Les voix de la migration. Discours, récits et productions artistiques », *Les Voix de la migration, Cahiers d'études africaines*, n° 213-214, à paraître.
- KOHLHAGEN D. (2006), « Frime, escroquerie et cosmopolitisme : le succès du coupé décalé en Afrique et ailleurs », *Politique Africaine*, 100 : 92-105.
- LATOUR É. (de) (2003), « Héros du retour », *Critique internationale*, n° 19, p. 171-189.
- MALKKI L. (1992), « National Geographic : The Rooting of Peoples and the Territorialization of National Identity among Scholars and Refugee », *Cultural Anthropology*, 7(1), p. 24-44.
- MANCHUELLE F. (2004), *Les Diasporas des travailleurs soninké (1848-1960), migrants volontaires*, Paris, Karthala, 348 p.
- MAZAURIC C. (2012), *Mobilités d'Afrique en Europe : récits et figures de l'aventure*, Paris, Karthala, 384 p.
- MAZZOCCHETTI J. (2014), « Le "diplôme visa" entre mythe et mobilité, imaginaires et migration des étudiants et diplômés burkinabé », *Les Voix de la migration, Cahiers d'études africaines*, n° 213-214, à paraître.
- MOULARD S. (2014), « Le regard entre deux rives. La migration et l'exil dans le discours des rappeurs sénégalais », *Les Voix de la migration, Cahiers d'études africaines*, n° 213-214, à paraître.
- NEWELL S. (2012), *The Modernity Bluff: Crime, Consumption and Citizenship in Ivory Coast*, Chicago, University of Chicago Press.
- RANCIÈRE J. (2009), *Et tant pis pour les gens fatigués*, Paris, éditions Amsterdam.
- Thioub I. (2011), « Histoire et migration », entretien filmé avec A. SECK et C. CANUT, Dakar, décembre 2011.
- VAN DIJK H., FOEKEN D. and VAN TIL K. (2001), « Population mobility in Africa : An overview », in M. DE BRUJIN, R. VAN DIJK and D. FOEKEN, *Mobile Africa. Changing patterns of movements in Africa and beyond*, Leiden : Brill, 9-26.
- VIVUM C. (2014), « Icons of Becoming. Documenting Undocumented Migration from West Africa to Europe », *Les Voix de la migration, Cahiers d'études africaines*, n° 213-214, à paraître.